

Genève et la Grèce

Autor(en): **Bouvier, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **4 (1936-1937)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genève et la Grèce

Le philhellénisme genevois

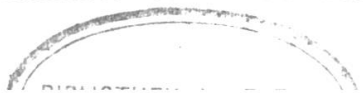
par Auguste Bouvier

Les relations que Genève a entretenues avec plusieurs pays mériteraient d'être étudiées, groupées en une sorte de panorama total où le premier plan, les éléments dominants, les perspectives lointaines seraient mis chacun à leur place. M. Guillaume Fatio a publié un livre attrayant sur Genève et les Pays-Bas; il nous réserve un ouvrage sur Genève et l'Angleterre. Il y a un chapitre vivant à écrire sur Genève et la Tchécoslovaquie ou, pour parler d'un pays qui n'existe, hélas! pas sur la carte, à raconter l'action fervente de Genève en faveur des Arméniens. Qu'il nous soit permis de faire notre part dans cette revue d'ensemble et de rappeler quelques faits de l'ardent, du généreux mouvement philhellénique, dont la flamme a brûlé si clairement dans notre cité.

Traversez — de préférence au crépuscule — le jardin des Bastions, et dans sa partie supérieure vous découvrirez le palazzo Eynard. L'ordonnance classique de sa façade met aux remparts sévères une aimable parure. L'emplacement choisi — non sans quelques boutades de la part des contemporains — indique une orientation nouvelle pour l'époque: désir d'ouvrir la ville fortifiée, d'élargir son horizon. Le style italien de cette demeure ressort non seulement à la mode, mais au goût personnel d'Eynard, au souvenir qu'il conserve de ses séjours à Gênes et à Florence.

Le lieu m'est-il pas propice pour évoquer, en cette fin d'après-midi d'hiver, les ombres de ceux qui les animèrent par leur coeur, leur esprit et leur grâce?

Né à Lyon d'un banquier genevois que la Révolution avait ruiné, Jean-Gabriel Eynard rétablit à 22 ans la fortune familiale en fondant avec son frère une maison de banque à Gênes. A l'âge de 26 ans il lance un emprunt couronné de succès en faveur du royaume d'Etrurie. Dès lors sa réputation est faite: on l'appelle en consultation et il remet sur pied les affaires financières de Toscane, celles des principautés de Lucques et de Piombino. Installé à Florence en 1803, il négocie, avec autant d'habileté et de bonheur, l'emprunt toscan, ce qui lui vaut la



bourgeoisie d'honneur et des lettres de noblesse florentines. Il représente le Grand Duché au Congrès d'Aix-la-Chapelle, après avoir été secrétaire de la députation genevoise au Congrès de Vienne où son savoir-faire et le charme de sa jeune épouse, Anna Lullin de Châteaueux, lui avaient déjà gagné mainte sympathie.

En 1821, J.-G. Eynard achève la construction de son petit palais. Il se fixe à Genève avec une réputation bien assise de grand banquier et de diplomate avisé, riche de relations de premier ordre et de la confiance que lui témoignaient tous ses clients, princes et gouvernements.

Dans la seconde partie de son existence, il se dévouera corps et âme à la libération des Grecs opprimés. Les talents dont il a fait preuve, les expériences qu'il a recueillies dans son activité professionnelle, il les met au service de cette cause unique et totale.

A l'époque de l'insurrection grecque, Eynard était déjà en rapports avec les patriotes hellènes. Capodistrias, qu'il avait connu et apprécié à Vienne, s'établit à Genève, et leur amitié s'affermi dans un amour commun de la petite nation. Eynard se met en liaison avec le Comité grec de Paris, avec les Philhellènes de toute l'Europe, en même temps qu'il correspond avec ses amis grecs, cherchant, dès le début, à les aider et à les unir au-dessus de leurs rivalités. C'est pour cette mission qu'il délègue en Grèce deux Genevois, Marcet et Romilly, qu'il avait choisis autant pour leurs qualités personnelles que pour leurs relations en Angleterre, et les charge d'un don personnel de 40 000 fr. pour achat de vivres et de munitions. Il organise à Paris le premier emprunt grec. Il fonde le Comité genevois et ouvre une souscription publique, à laquelle tous les éléments de la population répondent avec enthousiasme. Puis sa sollicitude est concentrée sur le ravitaillement de Missolonghi, où il soutient le zèle des assiégés et accomplit des prodiges d'adresse pour leur faire parvenir des approvisionnements.

Mais la lutte n'est pas que sur des champs de bataille: Eynard sait qu'il la faut mener dans les ministères et les chancelleries. Les uns et les autres lui ont des obligations, il les utilisera à propos, et Metternich a bien pu dire de lui, dans un accès d'humeur: „M. Eynard est un des hommes qui m'ont le plus ennuyé en ce monde”.

Eynard est encore l'initiateur de la souscription populaire de un à cinq sous hebdomadaires. Cette méthode pratique, que désapprouvèrent, paraît-il, quelques perruques du Comité de Paris, rapporta deux millions et demi de francs en une année! Et il trouvera moyen de s'occuper encore du rachat des prisonniers, du placement et de l'éducation de jeunes Grecs en Suisse et dans d'autres pays. Cet inlassable entrain ne devait se ralentir qu'au soir de sa vie. J.-G. Eynard est mort en 1863, âgé de 87 ans.

Il fallait à cet animateur principal du philhellénisme, outre un sentiment profond de sympathie agissante envers la nation grecque, des qualités et des capacités bien définies. Eynard les possédait d'une façon presque parfaite. De ses pères il avait hérité une tradition d'affaires solidement établies, un don de gérer avec prudence, qui n'excluait pas la hardiesse. Cette main heureuse à restaurer les finances publiques lui avait valu, disions-nous, une forte position, une sorte d'assurance brillante qui est comme l'empreinte de tout ce qu'il entreprenait. Sa fortune considérable lui conférait l'indépendance; son désintéressement forçait le respect, arrêtait sur le seuil tout soupçon d'intrigue personnelle. Mais sa loyauté était sans raideur et c'est peut-être une des raisons de sa réussite. Eynard fut l'homme d'une idée: il s'est consacré aux Grecs comme Léopold Favre s'est fait le champion des Arméniens.

Il avait encore l'art si rare de s'entourer de collaborateurs excellents; il choisissait lui-même ses agents, calmait les utopistes, écartait les aventuriers. Comme ses placements, son information était sûre, et il l'opposait souvent à ses contradicteurs, voir même à des partisans grecs qui sacrifiaient à l'intérêt régional la restauration de leur pays dans son ensemble. Ses conseils à Capodistrias lui-même, au roi Léopold de Belgique, à Louis II de Bavière, au roi Othon prouvent une autorité incontestée. Louis-Philippe, qui s'y connaissait en matière financière, l'écoutait volontiers.

Sa correspondance avec les chefs et les amis du mouvement, avec Capodistrias notamment, conservée en partie à la Bibliothèque de Genève, trace un tableau où les lignes maîtresses ressortent à côté des détails pittoresques et montre les degrés divers et variés de sa sollicitude.

Aujourd'hui, il s'agit d'un envoi d'armes, avec précisions sur les calibres et les munitions. Demain, il sera question d'enfants spartiates à recueillir en Suisse. Eynard préside à l'armement d'un brick et recommande la vente de bateaux inutiles. On achète du pain, du maïs, de la farine. Et puis, il y a la question des pommes de terre (1827), des fameuses pommes de terre, dont le transport et l'ensemencement ont donné tant de souci, et pour lesquelles il a fallu appeler en consultation le botaniste de Candolle et l'agronome Fazy-Pasteur. Il faut 400 bûches, puis 400 ardoises d'écoliers et la toile bleue et blanche pour les habiller.

Les questions d'éducation tiennent par ailleurs une place importante dans ces lettres. Le Comité genevois désire que son premier envoi d'argent soit consacré à l'instruction publique, et il délègue plus tard de jeunes instituteurs pour les écoles nouvellement créées. Le choix d'un pépiniériste est débattu avec autant de soin que des affaires compliquées de frêt ou de ravitaillement de la flotte.

Eynard est pratique au premier chef dans toutes ces éventualités et cherche à réaliser des économies pour le jeune gouvernement chaque fois qu'il le peut. L'emploi des souscriptions publiques, l'administration des emprunts grecs, des opérations financières où il tend principalement à supprimer les frais, à obtenir sans commission le concours des banquiers figurent au premier plan.

Son souci d'économies ne s'arrête que devant sa propre caisse; là sa générosité est toujours inépuisable, tant en donations personnelles qu'en avances faites par sa maison ou des correspondants. En 1827, avance personnelle de 10 000 L. St., puis de 6000 L. St. En 1829, les gouvernements français et russe ayant refusé une aide financière au moment où la détresse était grande en Grèce, Eynard avance de sa bourse le million et demi qu'il fallait. Geste de grand seigneur qui convient fort bien à l'élégance de son caractère et de ses allures, assez cinglant pour les souverains avec qui il traitait, et qu'il devait renouveler pour une somme moins forte, il est vrai, en 1847.

Son sens pratique, en même temps que sa modestie, se révèlent encore dans le fait qu'il n'a jamais été lui-même en Grèce. A la satisfaction personnelle du goût de l'aventure, il a préféré la

charge plus lourde de plénipotentiaire et d'administrateur de la Grèce en Europe. C'est sur ce terrain qu'il pouvait rendre le plus de services à la cause qu'il défendit avec une si magnifique persévérance.

Ces quelques traits nous paraissent assez marquants pour être relevés. Ils participent dans une certaine mesure à l'esprit de la cité, où la philanthropie déborde volontiers ces limites du cadre local. L'attachement qu'Eynard a conservé pour son pays, malgré ses succès sur un théâtre plus vaste, est caractéristique aussi. Son cosmopolitisme était de la meilleure trempe, parce qu'il puisait sa force dans un caractère national solidement fondé, mais élargi, aéré si l'on peut dire, par la connaissance qu'il avait de l'Europe à une époque, il est vrai, singulièrement favorable aux échanges.

Il nous est apparu que J.-G. Eynard, autour de qui s'épanouit le philhellénisme genevois, et le philhellénisme en général, illustre une belle leçon de collaboration internationale, en même temps qu'un époque de féconde amitié entre Genève et la Grèce.